



Sur la classification vernaculaire des plantes dans le sud-ouest de Madagascar

Gabriel Lefèvre



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/oceanindien/782>
DOI : 10.4000/oceanindien.782
ISSN : 2260-7730

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009
Pagination : 175-197
ISBN : 978-2-85831-180-4
ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Gabriel Lefèvre, « Sur la classification vernaculaire des plantes dans le sud-ouest de Madagascar », *Études océan Indien* [En ligne], 42-43 | 2009, document 6, mis en ligne le 27 janvier 2012, consulté le 30 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/782> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/oceanindien.782>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juin 2021.



Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Sur la classification vernaculaire des plantes dans le sud-ouest de Madagascar

Gabriel Lefèvre

Introduction

- 1 Dans le sud-ouest de Madagascar, les habitants ont une bonne connaissance de la flore. Nombreux y sont les simples connaisseurs qui sont capables de reconnaître plus d'une centaine de plantes en forêt. Pourtant, s'il y a bien parfois des regroupements en classes pour certaines plantes, et donc une sorte de classification vernaculaire restreinte, dans l'ensemble, les plantes sont nommées espèce par espèce, et au dire des gens, cette connaissance ne s'appuie sur aucun système global de classification.
- 2 L'étude détaillée des noms vernaculaires des plantes, et les explications que fournissent les connaisseurs locaux lorsqu'ils identifient des plantes sur le terrain, suggèrent toutefois que cette affirmation est loin d'être justifiée. Il me semble au contraire qu'il existe bien une classification vernaculaire globale des plantes dans le sud-ouest de Madagascar. Celle-ci obéit à des principes relativement rigoureux, qui ne sont pas explicitement formulés, mais se manifestent dans la façon dont les plantes sont identifiées et nommées. Les habitants de cette région ne diffèrent donc pas, sur ce point, d'autres populations dont les connaissances botaniques ont été étudiées¹.
- 3 Mon étude des noms vernaculaires de plantes est guidée par deux hypothèses. D'une part, les noms des plantes sont soumis à des *contraintes conceptuelles*. Une plante ne peut pas recevoir de nom sans qu'un concept y corresponde. Les concepts que se font les habitants de la flore transparaissent donc dans les noms qu'ils utilisent. Toutefois, il serait trompeur de croire que les noms sont le reflet direct de ces concepts. En effet, les noms des plantes sont en même temps soumis à des *contraintes mnémotechniques et communicationnelles*. Un nom qui serait difficile à retenir, parce qu'il prêterait à confusion avec un autre nom, par exemple, ou qui ne serait pas facile à utiliser, comme

un nom trop long, a peu de chance d'être conservé dans une langue. Le partage entre ces deux facteurs n'est pas aisé ; il doit être fait par l'observation des pratiques d'identification et des raisonnements des connaisseurs locaux des plantes.

- 4 Il m'a semblé toutefois possible d'établir certains faits très généraux à propos du système conceptuel utilisé par les connaisseurs de plantes de cette région, et de faire plusieurs hypothèses sur les pratiques mnémotechniques sur lesquelles ils s'appuient. Les aspects conceptuels de la classification seront exposés dans la première partie, et les aspects mnémotechniques dans la seconde. Je me contenterai ici de présenter les résultats de mon travail, et de les illustrer par des exemples de noms. Une discussion détaillée des arguments qui m'y ont conduit serait fastidieuse, et d'autres données doivent être recueillies avant une présentation complète.
- 5 La présente étude s'appuie sur une liste de noms de plantes, que j'ai établie à partir de différentes sources dont les enquêtes concernent le Sud-Ouest. Une enquête effectuée par une équipe qui regroupait un botaniste, un chimiste et un ethnopharmacologue dans plusieurs localités (Rasolondratovo *et al.* 1995), une enquête effectuée sur une zone précise pour une thèse en médecine (Ralantonirina 1993), auxquels s'ajoutent les données recueillies sur mes terrains du sud-ouest malgache entre 2002 et 2007 et celles que j'ai pu extraire des bases de données Sonnerat et du Missouri Botanical Garden. Etant donné les nombreux recoupements entre les différentes sources, d'une part, et entre celles-ci et les noms de plantes identifiées et répertoriées plus communément connus d'autre part, il est raisonnable de considérer que les noms donnés aux plantes sont relativement stables entre les personnes et les villages. Il m'a donc semblé possible de regrouper les données obtenues auprès de ces trois sources, et de les regarder comme un extrait significatif de la connaissance commune des connaisseurs de plantes du sud-ouest malgache.

Contexte linguistique

La langue malgache

- 6 La langue malgache appartient à la grande famille austronésienne. Elle se situe dans la branche malayo-polynésienne qui comprend un grand nombre de langues de l'Insulinde, et en particulier le malais auquel le malgache doit des emprunts significatifs. Cependant le malgache n'appartient pas au rameau malais mais à celui de l'Est-Barito qui comprend, outre le malgache, des langues parlées aussi dans le sud de Kalimantan (Adelaar 2005). On doit à O. C. Dahl l'identification de la parenté particulière du malgache avec ce groupe dans son livre de 1951 comparant le malgache au *maanjan*, l'une des langues du groupe Est-Barito.

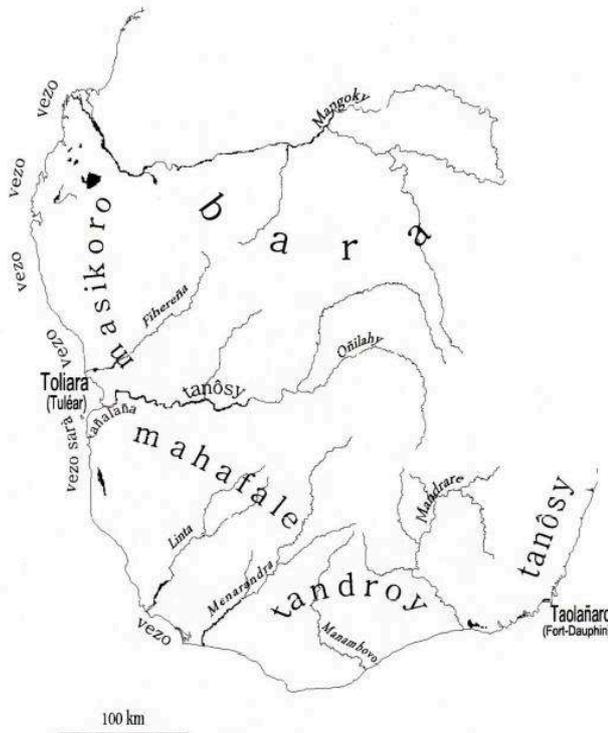
Variétés dialectales

- 7 L'un des traits les plus frappants de la situation linguistique à Madagascar, surtout si on la compare à celle de beaucoup de pays d'Afrique est sa grande unité. Les variétés dialectales, nombreuses et variant souvent de proche en proche, sont toutes étroitement apparentées les unes aux autres, et l'intercompréhension de proche en proche est généralement facile. Elle est encore renforcée par l'existence, depuis le XIX^e

siècle, d'une langue nationale standardisée qui est diffusée dans tout le pays par les églises, par l'école, la radio, etc.

- 8 Les dialectes malgaches ont généralement été classés selon des différences observées régulièrement dans le traitement de certaines séquences phonétiques. Ces critères phonétiques conduisent dans l'ensemble à une répartition en un groupe oriental et un groupe occidental qui comprend aussi les parlers du sud du pays (Dahl 1938, 1977, 1991, Dez 1963, Rajaona 1981).
- 9 Les données considérées dans cette étude concernent cinq dialectes, aux limites imprécises, le parler de nombreux locuteurs oscillant fréquemment d'un dialecte à l'autre.
- 10 Le parler *masikoro* est considéré par ses propres locuteurs comme faisant partie d'un groupe dialectal plus large qui est appelé *sakalava du Sud*². Il occupe le nord de la région étudiée et il est parlé par une population dont le genre de vie est dominé par l'agriculture et l'élevage bovin. Un petit groupe qui porte le nom de Mikea se distingue par un genre de vie fondé sur la cueillette et la chasse itinérante. On a parfois supposé qu'il s'agissait d'une population tout à fait originale, mais leur parler ne présente pratiquement aucune différence avec celui des Masikoro avec qui ils vivent en étroite association.
- 11 Il n'en va pas de même des parlers *vezo*. Le nom de Vezo, qui est considéré tantôt comme un ethnonyme, tantôt comme la simple définition d'un genre de vie, est donné à des communautés dont l'activité traditionnelle était la pêche maritime semi-nomade, mais dont beaucoup sont aujourd'hui sédentarisées. Les Vezo occupent un chapelet de villages (et maintenant de quartiers de villes), situés en bord de mer, et leurs parlers les distinguent généralement, en particulier par des différences phonétiques, des agriculteurs voisins qui occupent les villages de l'intérieur. Ces parlers *vezo* ne constituent cependant pas une seule unité dialectale, certains se présentant comme une variété du *sakalava du Sud*, d'autres (*vezo sarà*) se rapprochant plutôt du mahafale.
- 12 Le nom de *Tañalaña*, qui s'explique étymologiquement comme « Ceux-des-sables, *alaña* », désigne les habitants agriculteurs et éleveurs de la plaine côtière au sud de l'embouchure du grand fleuve Oñilahy. Leur parler, qui avec les déplacements récents de populations est devenu l'un des principaux dialectes parlés dans la capitale régionale de Toliara, est souvent considéré comme une subdivision du mahafale.
- 13 Les dialectes *mahafale* et *tandroy* sont parlés respectivement dans la partie ouest et la partie est de la région semi-aride à l'économie traditionnelle dominée par l'élevage qui occupe tout le sud de Madagascar. Ils partagent avec les *Tañalaña* de la zone côtière et les groupes *vezo* du Sud un trait phonétique particulier, la présence d'une occlusive glottale, qui les fait facilement reconnaître. Ils sont eux-mêmes diversifiés localement, et on attribue parfois une position intermédiaire au groupe *Karembola* situé géographiquement à leur jonction³.
- 14 Au contact de la zone étudiée se trouve aussi les parlers *bara* qui occupent une grande part du centre sud de Madagascar, et *tanôsy* dont la répartition concerne le sud-est de l'île et aussi une partie de la vallée du fleuve Oñilahy à la suite de migration du XIX^e siècle.

Principaux dialectes du sud et du sud-ouest de Madagascar



Une classification en espèces et formes naturelles

- 15 La classification des plantes par les habitants du sud-ouest malgache partage plusieurs principes avec la classification scientifique : c'est une classification *naturelle*, c'est une *taxonomie*, elle est *hiérarchisée* par le haut, comme le montre le système des *formes*, et elle comprend des *niveaux intermédiaires* de *genres* et des *niveaux inférieurs* d'espèces. Elle diffère toutefois de la taxonomie scientifique en ce qu'elle *ne fait généralement pas de distinction entre genre et espèce*, et en ce que les *niveaux intermédiaires et inférieurs sont lacunaires*. J'expliquerai ces notions dans ce qui suit.

La classification en espèces et formes vernaculaires

- 16 La classification du sud-ouest malgache est une classification *naturelle* des plantes. J'entends par là qu'elle vise à identifier la *nature même* des plantes, et non leur *relation* à autre chose, en particulier aux hommes. Quand plusieurs spécimens donnés, qui peuvent être d'aspect relativement différent (taille, présence ou absence de fleurs ou de fruits), sont regroupés sous un même nom, comme *za* (baobab, *Adansonia za* Baillon), il s'agit bien d'identifier une nature végétale commune aux différents spécimens. Cela paraît aller de soi, mais ce n'est pas le cas. Les plantes auraient pu être regroupées en fonction du lieu où elles poussent (plantes de mer/de forêt, de sable/de roche), ou en fonction des interactions qu'elles ont avec les animaux (les plantes que mangent les sangliers/ les lémuriens), ou, surtout, avec les hommes (plantes comestibles/non comestibles, médicinales/non médicinales etc.). Et, en fait, de telles classifications relationnelles existent, mais elles ne sont utilisées que dans des contextes spécifiques.

Au contraire, la classification naturelle est mise en œuvre dans tous les types d'activités, que ce soit la simple identification des plantes, ou leur usage alimentaire, artisanal ou thérapeutique. (L'opposition entre les classifications naturelles et relationnelles correspond à celle que Descola (1986 : 100-104) fait entre les « catégories idéelles » et les catégories « pragmatiques ».)

- 17 Cette classification est en outre une *taxonomie*. Une taxonomie est une classification d'un domaine qui peut avoir plusieurs niveaux, mais où, à un niveau donné, tout élément du domaine appartient à *une et une seule* catégorie (qu'on appelle « taxon »). Ainsi, un arbre ne peut pas être à la fois un chêne et un hêtre, ni un baobab et un tamarin. (Il est à noter que les classifications relationnelles ne sont pas, en général, des taxonomies : un même arbre peut fournir un bois de chauffe et un remède.) C'est précisément ce qu'on observe lorsqu'on demande à un connaisseur du sud-ouest de Madagascar d'identifier une plante. S'il peut lui donner un nom, par exemple *katrafay* ou *hazonta*, il ne lui en donnera qu'un. Si, au contraire, il ne peut pas l'identifier, *il s'attend néanmoins* à ce qu'elle appartienne à un seul taxon de même niveau que les autres. Il ne dira pas « c'est une plante non comestible », ni même « c'est un arbre », mais plutôt « je ne sais pas, c'est une sorte d'arbre ».
- 18 Dans la classification du sud-ouest malgache, l'ordre taxonomique strict s'observe principalement, sinon uniquement, au niveau de la classification qu'on pourrait qualifier de *niveau de base*, qui est celui des *espèces vernaculaires*. Lorsqu'on demande à un connaisseur d'identifier un spécimen, sa réponse spontanée est rarement que c'est un *hazo* (« arbre ») ou un *vahe* (« liane »), mais plutôt que c'est un *sakoa* par exemple. Il adopte ainsi un certain niveau de précision, qui se situe pour la plupart des plantes entre les niveaux scientifiques du genre et de l'espèce, et que nous appellerons le *niveau des espèces vernaculaires*⁴. La totalité des noms que j'ai pu rassembler, qui sont les noms utilisés par les connaisseurs pour identifier les plantes, sont des noms d'espèces vernaculaires. Les connaisseurs de plantes considèrent que toute plante appartient à une seule espèce vernaculaire, que celle-ci soit connue ou non, nommée ou non.
- 19 La taxonomie du sud-ouest de Madagascar se réduit-elle au seul niveau des espèces vernaculaires ? Je pense qu'on peut au contraire mettre en évidence un second niveau de taxonomie, d'une très grande généralité, qui divise les plantes en *hazo* (« arbres », ou « bois »), *vahe* (« lianes »), et *ahitse* ou *akata* (« herbes »). On peut le nommer le *niveau des formes vernaculaires*. Il est manifeste dans les réponses que les connaisseurs donnent lorsqu'ils ignorent le nom d'espèce vernaculaire : *Karazam-bahe* (« C'est une sorte de liane »). Il apparaît aussi dans plusieurs noms d'espèces vernaculaires, qui paraissent être des spécifications : *ahidambo* (« herbe aux sangliers »), *hazotsimanampototsy* (« arbre qui n'a pas de souche »), *hazomena* (« bois rouge »).
- 20 Si l'existence du niveau des formes vernaculaires me semble claire, sa structure demande à être étudiée plus avant. L'extension sémantique de *hazo*, en particulier, et, dans une moindre mesure, de *ahitse* demande à être précisée. Il semble que ces mots soient polysémiques : *hazo* désignant au sens étroit les arbres et les buissons ligneux, et au sens large toutes les plantes ligneuses à l'exception des lianes, voire toutes les plantes à feuilles, par opposition aux plantes herbacées ; *akata* ou *ahitse* désignant à l'inverse au sens étroit les herbacées, et au sens large les plantes à l'exception des arbres et des buissons. En admettant que *hazo* et *ahitse* sont polysémiques, la question reste ouverte de savoir lesquels de ces concepts sont opératoires au niveau de la classification en formes vernaculaires.

- 21 On pourrait néanmoins objecter qu'en médecine traditionnelle, les mots *akata* ou *ahitse* désignent les plantes connues de tous et utilisées pour soigner les maux de la vie courante, par opposition aux plantes connues des seuls guérisseurs et récoltées dans des lieux spécifiques de la forêt, plantes qui sont généralement des arbres ou arbustes, et qui sont désignées dans cet usage comme les *volohazo* (« sortes de bois »). Nous n'aurions donc pas ici une distinction de nature, mais une distinction d'usage. Il est vraisemblable que les acceptions traduisant des distinctions d'usage (*akata* « simples, remèdes de bonne femme » / *volohazo* « remèdes des guérisseurs ») sont dérivées de celles qui se rapportent à des formes naturelles (*akata* « herbe » / *hazo* « bois »)⁵.
- 22 Enfin, les plantes en général sont regroupées sous le terme de *zavamaniry* (« végétaux », litt. « choses qui poussent »), correspondant approximativement au règne scientifique, et qui les oppose aux choses inertes, aux animaux et aux hommes. Le terme *zavamaniry* appartient d'ailleurs au malgache standard, il a été diffusé en particulier par l'école. Mais il a été largement adopté et parfois dialectalisé dans le sud-ouest sous la forme *rahamitiry* de sens identique⁶.
- 23 En résumé, la classification des plantes dans le sud-ouest de Madagascar est une taxonomie du règne des *zavamaniry* dont deux niveaux sont clairement identifiables : celui des formes vernaculaires (arbre, liane, herbe) et celui des espèces vernaculaires. Il semble toutefois qu'il existe aussi des niveaux intermédiaires, qui constituent quelques familles et genres, mais de façon lacunaire.

Le système lacunaire des genres et des variétés

- 24 Entre les niveaux des formes vernaculaires et des espèces vernaculaires, la taxonomie des plantes dans le sud-ouest malgache comprend quelques regroupements de niveau intermédiaire. Je défendrai également l'hypothèse de l'existence de cas de distinctions de variétés.
- 25 Le terme *roy* (« épine ») est à la base de plusieurs noms d'espèces vernaculaires : *roipitike* (« épine qui s'accroche »), *roimena* (« épine rouge »)⁷.
- 26 De même, cette classification comprend des groupements par paires d'espèces vernaculaires, telles que *karimbola* / *karimbolamena* (« *karimbola* » / « *karimbola-rouge* »), *lalanda* / *lalandandriake* (« *lalanda* » / « *lalanda de mer* »), *aferontany* / *aferontanindriake* (« *bile-de-terre* » / « *bile-de-terre de mer* »). Dans chacune de ces paires, le second terme ne désigne pas une variété du premier, mais bien une espèce vernaculaire distincte : les connaisseurs ne considèrent pas le *karimbola-rouge* comme un *karimbola*.
- 27 Une hypothèse minimale concernant ces paires et le groupe des *roy* est de considérer qu'ils n'ont aucune signification conceptuelle, mais simplement mnémotechnique. On peut penser en effet qu'il s'agit simplement de création de nouveaux noms d'espèces par réutilisation d'un nom d'espèce déjà existant. De tels noms sont plus aisés à retenir que des noms entièrement nouveaux.
- 28 Toutefois, il est probable que cette facilité mnémotechnique soit sous-tendue par un concept. Les espèces concernées sont de fait morphologiquement très proches. Par exemple, toutes les espèces désignées comme *roy* sont des buissons à petites feuilles et épines, difficiles à distinguer pour un non spécialiste. Si donc il est facile de se souvenir que telle plante est un *roy-qui-s'accroche*, c'est précisément parce que *Mimosa manomboensis* Lefèvre & Labat est une plante ressemblant à *Acacia pennata* Drake, c'est-

à-dire *roy*. Il semble ainsi que le terme de *roy* désigne un *genre* de plantes, comprenant plusieurs espèces, dont le *roy* proprement dit, et le *roy*-qui-s'accroche.

- 29 S'il y a là l'apparition d'un niveau de *genres vernaculaires*, il faut d'emblée constater qu'il est lacunaire. Il semble motivé dans quelques cas assez rares, où des plantes morphologiquement très proches sont néanmoins perçues comme appartenant à des espèces différentes.
- 30 Je voudrais ici discuter plus avant l'hypothèse de l'existence d'un système incomplet de genres lacunaires. Comme le rappelle Atran (1999, p. 126), la taxonomie scientifique distingue les genres, qui sont des catégories morphologiques (deux espèces appartiennent au même genre si leur proximité est identifiable à l'œil nu), des espèces, qui sont des catégories causales (deux plantes sont de la même espèce si elles partagent la propriété d'être susceptibles de se reproduire entre elles). Or les classifications vernaculaires ne font pas cette distinction : elles considèrent la proximité morphologique comme un indicateur suffisant d'une nature unique. De même, les classifications vernaculaires ne distinguent généralement pas les espèces, qui sont des catégories causales, des variétés, qui sont des catégories causales et morphologiques (deux variétés se distinguent par un ou plusieurs traits morphologiques, mais peuvent être croisées).
- 31 La plupart des espèces vernaculaires du sud-ouest malgache ne font pas exception à ces règles. Mais qu'en est-il dans les cas où il semble y avoir l'apparition de genres ? On pourrait considérer qu'il n'y a là que des groupes et des sous-groupes d'espèces vernaculaires. Une proximité serait perçue entre le *roy* et le *roy*-qui-s'accroche, mais sans être caractérisée comme ou bien morphologique et non causale (genre), ou bien causale et non morphologique (espèce), ou bien causale morphologique (variété).
- 32 Je pense toutefois qu'on peut envisager une hypothèse plus forte, à savoir que la classification du sud-ouest malgache *distingue les concepts de genre, d'espèce et de variété*. L'existence de concepts de genre proprement dits est suggérée par le cas des « faux ». La classification du sud-ouest malgache distingue « riz / faux-riz » (*vary / sarivary*), « pastèque / fausse-pastèque » (*voamanga / sarivoamanga*), etc. Le terme de « faux » est ici un équivalent français approximatif de l'expression malgache choisi parce que le français parle de *faux-acacia*, *faux-camphrier* etc. pour désigner des plantes qui ressemblent par quelques traits à l'acacia, au camphrier, etc. mais qui n'en sont pas. Le malgache quant à lui emploie le mot *sary*, *sare*, « image », si bien que *sarivary* est littéralement « image [de] riz », etc. Ce type de terme semble indiquer précisément le fait que la proximité entre les deux espèces n'est *que* d'apparence. Inversement, l'existence de concepts de variété est suggérée par le cas des plantes dites « mâles » et « femelles », comme le *ringajingalahy* (« *ringajinga* mâle ») ou le *mandakolahy* (« *mandako* mâle ») : de la même façon que les mâles et femelles d'une même espèce animale peuvent être issus des mêmes parents, les variantes dites « mâles » et « femelles » d'une plante seraient conçues précisément comme des variétés d'une même espèce vernaculaire.
- 33 L'hypothèse de l'existence de niveaux de genre et de variété lacunaires, et néanmoins conceptuellement distincts demande bien sûr à être examinée de façon plus approfondie. S'il existe des regroupements d'espèces en genre ou des subdivisions en variétés, il est clair que ces derniers sont **plus** des exceptions que des niveaux complets systématiques, et que dans la majorité des cas, les distinctions entre genre, espèce et variété sont ignorées ou non pertinentes. Néanmoins, cette hypothèse est en

concordance avec d'autres travaux d'ethnobiologie. B. Berlin (1992) soutient ainsi que la distinction de ces niveaux est un trait universel des classifications biologiques humaines.

La multiplicité des pratiques mnémotechniques

- 34 J'ai soutenu que la connaissance des plantes dans le sud-ouest de Madagascar reposait sur une classification aux principes relativement rigoureux. Il s'agit d'une taxonomie à deux niveaux clairement identifiés, l'espèce et la forme vernaculaires. Le premier est considéré comme complet en principe. Le second a une grande extension, mais pourrait s'avérer partiellement lacunaire. La taxonomie permet en outre l'émergence, lorsque cela s'avère pertinent, de taxons de genres et de variétés.
- 35 Cependant, les noms vernaculaires sont loin de refléter cette taxonomie. La plupart des noms, qu'ils soient des termes simples inanalysables (*boy*, *badamera*, etc.), ou qu'ils soient des termes offrant à l'analyse un sens littéral (*aferontany* « bile-de-terre », *fandriandambo* « couche des sangliers », etc.) ne comportent aucune référence à la distinction des formes (bois/liane/herbe). Il est clair que de tels noms ne résultent pas de l'application d'un modèle linnéen de taxonomie.
- 36 Il serait excessif d'en conclure à l'inexistence de la taxonomie. Ce serait oublier le fait que les noms sont d'abord des aide-mémoires, et non pas des définitions ou des herbiers linguistiques. C'est pourquoi ils reflètent avant tout les pratiques mnémotechniques qui permettent au connaisseur de plantes de mémoriser et de transmettre leur connaissance approfondie du milieu.
- 37 Il n'est toutefois pas question d'établir ici quoi que ce soit de systématique en ce qui concerne les contraintes que la mémorisation et la communication peuvent exercer sur les noms de plantes. Je me contenterai d'illustrer leur rôle par un exemple : pourquoi, s'il existe une taxonomie en forme et espèces, certains noms ne peuvent être construits en forme-espèce alors que d'autres noms peuvent se présenter sous cette forme ? Par exemple, on dit *badamera*, et non **badamerahazo* (*« badamier-arbre »). Par contre on connaît un *karimbolahazo* (« *karimbola*-arbre ») et un *karimbolavahe* (« *karimbola*-liane »). Doit-on pour autant remettre en question la distinction rigoureuse des niveaux hiérarchiques ? Ce serait ignorer un principe élémentaire d'économie des moyens d'expression. Si *badamera* est un nom qui est propre à une seule espèce, et si cette espèce est un arbre, il est inutile de préciser *hazo*, de même qu'il est inutile de préciser qu'il s'agit d'une plante. Cela allongerait inutilement le nom. A l'inverse, *karimbola* désigne plusieurs espèces dont deux doivent être distinguées par leur forme. Ceci explique la précision apportée à *karimbola* par *hazo* et par *vahe*.
- 38 On pourrait tirer de cet exemple un principe de nomination : une espèce reçoit comme nom l'expression la plus courte qui ne s'applique qu'à elle. Ce principe explique qu'il existe des noms du genre « forme + spécification », tels que *hazomena* (« bois rouge ») ou *ahidambo* (« herbe aux sangliers »). En effet, dans ces cas, on ne peut raccourcir le nom en ôtant la forme ou la spécification, car le résultat est un terme trop large ou ambigu qui ne désigne pas l'espèce. *Hazo* désigne un type de plante, *rouge* est une propriété qui sert à désigner aussi d'autres plantes comme *roimena* (« épine rouge »), et le complément « aux sangliers » s'applique également à d'autres plantes comme *fandriandambo* (« couche des sangliers ») ou *mokondambo* (« bosse des sangliers »). Ce principe explique enfin qu'on trouve des noms se limitant à la « spécification ». En

effet, lorsqu'une spécification n'est utilisée que pour désigner une seule plante, il est inutile de conserver la mention de la forme. Des noms tels que *maroanake* (« [qui a] beaucoup d'enfants ») ou *fandrivotse* (« venteux, qui a l'habitude de faire du vent ») pourraient s'expliquer de cette façon.

- 39 Si les noms des plantes dans le sud-ouest de Madagascar sont soumis à un tel principe de nomination, on peut comprendre qu'on trouve à la fois des noms d'espèces simples, des noms qui mentionnent des formes, et des noms qui se réduisent à une spécification. Et on peut surtout comprendre que cette diversité résulte des contraintes mnémotechniques qui s'exercent sur les noms, et ne remet pas en cause l'existence d'une classification conceptuelle relativement rigoureuse.
- 40 Dans cette partie, je me contenterai d'explorer quelques hypothèses sur les aspects mnémotechniques des noms vernaculaires des plantes dans le sud-ouest malgache.

La grande liberté de la nomenclature vernaculaire

- 41 Le trait le plus frappant de la classification des plantes du sud-ouest malgache est sa grande liberté dans le choix des noms. Parmi les noms qu'on peut traduire littéralement, à peu près tous les champs sémantiques sont représentés. On trouve des termes renvoyant à l'aspect physique de la plante, comme *karimbolamena* (« *karimbola* rouge ») ou *ahibe* (« grande herbe »), des termes qui renvoient à ses propriétés gustatives, olfactives, auditives ou tactiles comme *mamiaho* (« je suis doux »), *kelihanitse* (« petit [mais] bonne odeur »), *kantsakantsa* (onomatopée qui désigne le bruit du hochet), ou *roipitike* (« épine qui s'accroche »), et des termes qui renvoient à leur localisation, comme *tañatañaala* (« ricin de forêt »). On trouve d'autre part des termes qui renvoient aux usages des plantes comme *fanazava* (« éclaircisseur, qui sert à éclaircir ») utilisée pour éclaircir la vue. Mais on trouve aussi des termes qui renvoient aux animaux, aux hommes, aux corps humain et animal, aux sécrétions corporelles, à la maladie, aux morts et aux ancêtres. Par exemple on peut trouver le *somontsoy* (« barbe de soy (un oiseau) »), le *beraboke* (« [qui a] gros poumons »), le *masontsokina* (« yeux de *sokina* (un insectivore) »), le *taimborotsiloza* (« crotte de dinde »), l'*andriambolafotsy* (« prince de l'argent »), etc.
- 42 Cette grande variété suggère que les pratiques mnémotechniques qui permettent aux connaisseurs de plantes de retrouver leurs noms lorsqu'ils les identifient sont très libres. Tandis que l'identification des plantes repose essentiellement sur leur aspect physique et leurs autres propriétés sensorielles, les propriétés qui sont évoquées par les noms peuvent être de n'importe quel ordre, et parfois les noms ne semblent invoquer clairement aucune propriété de la plante.
- 43 On retrouve la même variété dans les types de noms choisis. On peut suivre Atran (1999, pp.130-131) et diviser les noms de plantes en noms simples, expressions descriptives, *composites* et *compounds*. Les *noms simples* sont ceux qui n'ont pas d'autre signification que de désigner une espèce vernaculaire particulière, comme « chêne » en français. Les *expressions descriptives* sont des expressions complexes qui sont interprétées littéralement, comme « digitale pourpre » qui désigne l'espèce de digitale dont les fleurs sont pourpres. Au contraire, dans les *composites* et dans les *compounds*, les éléments sont fusionnés pour former un nouveau nom. Un *composite* est une expression en « forme ou genre + spécification », mais qui n'est pas interprétée littéralement. Ainsi, « chêne-vert » ne désigne pas tout chêne qui est vert, mais une espèce

particulière de chêne. Enfin, les *compounds* sont des noms qui ont des parties significatives, mais qui ne sont pas articulées en catégorie et spécification, comme « chèvrefeuille » en français.

- 44 Tous ces types de noms sont exemplifiés dans la nomenclature que j'ai pu rassembler. *Adabo* est un nom simple. C'est le cas le plus courant. *Hazomalañy* (« bois puant ») est une description. Au contraire, *ahibe* (« grande herbe ») désigne une espèce particulière, *Panicum maximum* Jacq., et non toute grande herbe. C'est donc un *composite*, qui est le deuxième type le plus employé. Enfin, des noms comme *keliantitse* (« petit [mais] vieux ») ou *relefo* (« Dame-Sagaie ») sont des *compounds*.

Trois pratiques mnémotechniques : descriptive, pragmatique et métonymique

- 45 L'étude des noms qui ont une traduction littérale permet de faire des hypothèses sur les pratiques de mémorisation qui les sous-tendent. Il ne m'a pas été possible d'établir, pour chaque nom significatif, quel était le lien entre le sens du nom et la plante qu'il désigne. Pourquoi *Argemone mexicana* L., par exemple, porte-t-elle le nom de *fatiboàe* (« piquants aux crocodiles ») ? Le complément « aux crocodiles » est en fait difficile à expliciter. Cela peut provenir du lieu où on la trouve, ou bien d'une caractéristique physique similaire à une caractéristique physique des crocodiles, ou encore d'une caractéristique relevant de son utilisation. Toutefois, lorsqu'il m'a été possible de trouver le ou les liens qui associent un nom à une plante, ces derniers m'ont toujours paru être descriptifs, pragmatiques ou métonymiques.
- 46 Les noms descriptifs sont ceux qui font référence à une propriété naturelle de la plante : sa morphologie, sa couleur, son goût, son odeur, etc. Par exemple le *Leptadenia madagascariensis* Decne. est nommé *taritarike* (duplicatif du radical *tarike* « tirer, entraîner ») clairement parce qu'il traîne, qu'il s'étire sur le sol. De même l'*aferontany* (« bile de terre ») tire son nom de sa grande amertume, etc.
- 47 Les noms pragmatiques sont ceux qui font référence à l'utilisation que l'on peut faire de la plante, comme *fanazava* (« ce qui sert à éclaircir ») utilisée pour traiter la conjonctivite.
- 48 Les noms métonymiques, enfin, sont ceux qui font référence à la localisation de la plante, ou à un élément de son environnement habituel, comme par exemple le *lalandandriake* (« *laland* de mer »), ou encore l'arbre appelé par certains *alomboro* (« ombrage *aloke* des oiseaux *voro* ») et par d'autres *halomboro* (« cavité *halotse* des oiseaux *voro* »).
- 49 Ces exemples suggèrent l'hypothèse que trois pratiques distinctes de mémorisation des noms des plantes sont utilisées par les connaisseurs de plantes lorsqu'ils les identifient et les utilisent. Ces spécialistes peuvent se remémorer le nom d'une plante en se souvenant d'une particularité de son aspect, d'une utilisation typique, ou d'un aspect notable de son environnement. La fréquence des noms descriptifs et pragmatiques suggère en outre que ces deux pratiques sont dominantes. Mais cette hypothèse doit encore être approfondie. Quelles propriétés descriptives et pragmatiques sont-elles préférées ? Celles qui sont spécifiques à la plante concernée ? Celles qui se remarquent le plus ? Ces différentes pratiques sont-elles utilisées indifféremment ? Existe-t-il plutôt

une préférence selon les plantes, comme les noms le suggèrent ? Ou y a-t-il une préférence selon qu'un connaisseur est en train de les utiliser ou de les identifier ?

Métaphores et richesse sémantique des noms de plantes

- 50 Dans de nombreux cas, le lien entre le nom et la plante repose sur une métaphore. Les métaphores renvoient à une caractéristique d'une plante en la rapprochant d'un autre élément de la culture du sud-ouest malgache : un animal, un outil, un personnage social, etc. Mais la caractéristique désignée est elle-même une propriété naturelle de la plante, ou une utilisation qui en est faite. (Je n'ai pas observé de métaphore qui désigne la localisation ou l'environnement d'une plante.)
- 51 Ainsi, on désigne comme « bois de fer » (*hazomby*), un arbre (*Indigofera depauperata* Drake) réputé pour son bois dense. C'est là une métaphore qui désigne une propriété naturelle de la plante. L'arbre *darro*, dont le nom se trouve vouloir dire « peau » dans certains dialectes malgaches, est utilisé comme remède magique pour se protéger des balles. Comme l'écorce de cette plante présente une pellicule qui a tendance à se desquamer, on a ici une métaphore se rapportant à une utilisation de la plante.
- 52 La métaphore ne doit donc pas être considérée comme une pratique mnémotechnique qui se situe au même plan que les trois précédentes. On doit plutôt la considérer comme une pratique mnémotechnique additionnelle.
- 53 Le cas de la métaphore, où plusieurs pratiques mnémotechniques convergent sur un nom, suggère une hypothèse plus large. Il est plausible qu'un nom soit plus facile à retenir s'il est motivé de *plusieurs façons à la fois*. Ce sera le cas si, par exemple, il caractérise à la fois la morphologie de la plante et son usage. En d'autres termes, les noms *sémantiquement riches* sont favorisés. Or, il y a bien des cas de noms *sémantiquement riches* dans la classification du sud-ouest malgache. Ainsi, « prince de l'argent », *andriambolafotsy* renvoie à une caractéristique physique de la plante (le dessous de ses feuilles est argenté), mais rappelle également le clan des *Volafoty* (« Argent »).
- 54 Cette richesse sémantique a des implications importantes pour l'étude de la thérapeutique traditionnelle. En effet, on observe dans plusieurs cas une association étroite entre le nom de la plante, et son utilisation. Dans certains cas, bien sûr, il s'agit simplement du fait que le nom de la plante est dérivé de son utilisation comme c'est le cas probablement pour le *fanazava* (« qui sert à éclaircir ») utilisé dans les conjonctivites. Mais dans d'autres cas, il semble plutôt que l'utilisation soit dérivée du nom ou de la description de la plante. Le *mamiaho* (« je suis doux »), utilisé pour l'alimentation des nouveaux-nés à cause de son goût réputé doux, est utilisé aussi par les hommes comme charme pour attirer les femmes. Dans ce cas l'emploi semble dériver du nom vernaculaire. En d'autres termes, le nom est traité à la fois comme descriptif et comme pragmatique. Il semble alors que la thérapeutique a créé une richesse sémantique en dérivant du nom descriptif de la plante une utilisation.
- 55 Encore une fois, ces hypothèses demandent à être étayées plus largement. S'il est raisonnable de considérer que la richesse sémantique a un rôle mnémotechnique, il faut examiner plus avant si elle a un rôle dans l'utilisation des plantes par la thérapeutique traditionnelle du sud-ouest malgache, et dans quelle mesure ce rôle passe par la métaphore.

Conclusion

- 56 Dans le cadre d'une distinction entre les aspects conceptuels et mnémotechniques de la connaissance des plantes, l'étude détaillée de la classification des plantes dans le sud-ouest malgache révèle que celle-ci est loin d'être sans structure ou inexistante. Au contraire, elle manifeste, d'une part, une taxonomie conceptuelle fondée sur quelques principes relativement rigoureux, et d'autre part, une grande liberté dans les moyens mnémotechniques mis en œuvre pour mémoriser et transmettre les noms.
- 57 Le système conceptuel de la classification des plantes du sud-ouest de Madagascar est une taxonomie naturelle dont deux niveaux sont clairement identifiés : les espèces et les formes vernaculaires. J'ai soutenu l'hypothèse qu'il y avait également des niveaux intermédiaires, mais lacunaires, et que ces niveaux étaient conçus comme des genres. J'ai également soutenu qu'il existait des concepts de variétés.
- 58 L'étude des noms de plantes dotés d'une signification suggère que les moyens mnémotechniques utilisés pour nommer les plantes sont très libres. Les noms peuvent être issus d'à peu près tous les champs sémantiques familiers des habitants du sud-ouest de Madagascar, et peuvent être aussi bien des descriptions, que des composites ou des composés. J'ai toutefois avancé l'hypothèse que cette liberté s'exerçait dans un cadre bien délimité. Ce cadre serait celui de trois pratiques mnémotechniques : descriptives, pragmatiques et métonymiques, auxquelles s'ajouteraient dans certain cas des métaphores. J'ai également suggéré l'hypothèse que les noms de plantes sémantiquement riches étaient favorisés, et que cela peut avoir des implications importantes pour l'utilisation thérapeutique traditionnelle des plantes.
- 59 La dimension conceptuelle de la classification des connaisseurs de plantes du sud-ouest malgache, dont la structure a été esquissée ici, demande encore à être explorée. Les différentes hypothèses avancées sur les aspects mnémotechniques de la connaissance des plantes devront certes être précisées et étayées. Mais elles dessinent déjà l'image d'une classification riche, à l'organisation subtile et qui met en œuvre de multiples pratiques épistémologiques. Il n'en faut pas moins, me semble-t-il, pour expliquer la grande connaissance des plantes qu'ont les habitants de cette région.
-

BIBLIOGRAPHIE

- ADELAAR A., 2005 « The Austronesian Languages of Asia and Madagascar: A Historical Perspective », in Adelaar, A., Him melmann, N. P., ed., *The Austronesian Languages of Asia and Madagascar*. London, New York: Routledge, pp. 1-42.
- ATRAN S., 1999 « Itzaj Maya folkbiological taxonomy: cognitive universals and cultural particulars ». In D.L. Medin & S. Atran (éds.), *Folkbiology*, 119-205. Cambridge, Mass.: MIT Press.
- BERLIN B., 1992 *Ethnobiological classification*. Princeton: Princeton University, 335 p.
-

- BERLIN B., BREEDLOVE D. E., & RAVEN P. H., 1974 *Principles of Tetzal Plant Classification*. New York : Academic Press. 660 p.
- BRUNOIS F., 2008 *Le jardin du casoar, la forêt des Kasua – Epistémologie des savoir-être et savoir-faire écologiques* (Papouasie-Nouvelle-Guinée). Paris : CNRS éditions et Maison des sciences de l'homme, 307 p.
- BULMER R., 1970 « Which came first, the chicken or the egg-head? ». In J. Pouillon & P. Maranda (éd.), *Echanges et communications : mélanges offerts à Claude Lévi-Strauss*. La Haye : Mouton. pp. 1069-1091.
- DAHL O. C., 1938 « Le Système phonologique du proto-malgache », *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, 10, pp. 189-235.
- DAHL O. C., 1951 *Malgache et Maanjan. Une comparaison linguistique*. Oslo : Egede-Instituttet, 407 p.
- DAHL O. C., 1977 « La subdivision de la famille Barito et la place du malgache », *Acta orientalia*, 38, pp. 77-134.
- DAHL O. C., 1991 *Migration from Kalimantan to Madagascar*. Oslo: Norwegian Univ. Press, 147 p.
- DESCOLA PH., 1986 *La nature domestique, symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*. Paris : Maison des sciences de l'homme. 450 p.
- DEZ J., 1963 « Aperçus pour une dialectologie de la langue malgache », *Bulletin de Madagascar*, 204, 205, 206 et 210, pp. 441-451, 507-520, 581-607, 973-994.
- DEZ J., 1991 *La Linguistique malgache. Bref aperçu historique*. Paris : Société d'Histoire et d'Epistémologie des Sciences du Langage, 96 p.
- ELLEN R.F., 1993 *The cultural relations of classification: an analysis of Nuauulu animal categories from central Seram*. Cambridge, New York : Cambridge university press, 315 p.
- FEE S., RAJAONARIMANANA N., 1996 *Dictionnaire malgache dialectal-français. Dialecte tandroy*. Paris : L'Asiathèque, 316 p.
- FRIEDBERG C., 1990 *Le savoir botanique des Bunaq : percevoir et classer dans le Haut Lamaknen (Timor, Indonésie)*. Mémoires du Muséum National d'Histoire Naturelle, Série B, Botanique 32. Paris : Ed. du Muséum, 303 p.
- LEFEVRE G., 2007 *Médecines hybrides dans le sud et le sud-ouest de Madagascar. Les mots-plantes à Toliara*. Thèse de doctorat. Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Paris, 471 p.
- POIROT G., 1999 *Contribution à l'inventaire des ressources lexicales de la langue malgache. Essai de dictionnaire vezo-français, suivi d'un index français-vezo*. Doctorat, Etudes Africaines, Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Paris, 965 p.
- RAJAONA S., 1981 « La variation / e ~ i / en position post-accentuelle dans les différents parlers malgaches », *Hiratra*, 3, pp. 83-101.
- RALANTONIRINA D., 1993 *Aperçu sur les plantes médicinales dans le Sud de Madagascar : étude faite sur les adultes dans le périmètre de la réserve de Beza-Mahafaly*. Thèse Doctorat en médecine : Antananarivo.
- RASOLONDRATOVO B., MANJARY F., RABEMANANTSOA C., RASOANAIVO P., RATSIMAMANGA-URVERG S., 1995 « Contribution à l'inventaire des plantes utilisées comme remèdes et charmes dans la région sud de Madagascar », *Revue de Médecines et Pharmacopées Africaines*, 9, 2, pp. 135-145.

ANNEXES

Note sur la structure morphologique des noms de plantes

On peut distinguer :

- Des noms simples radicaux qui, sauf homonymie, ont pour seul signifié la plante qu'ils désignent ; ex. *adabo*, « *Ficus cocculifolia* Baker ».

- Des termes dérivés, qui peuvent être :

2.1. des duplicatifs, ex. *taritarike*, duplicatif du radical *tarike* « tirer, entraîner », *tañataña* « ricin », duplicatif du radical *taña* « main, bras » (les feuilles de la plante rappellent la forme d'une main), *kantsakantsa*, duplicatif de *kantsa* onomatopée qui exprime le bruit du hochet ;

2.2. des formes affixées, ex. *fanazava*, formation avec préfixe habituel *fana-* sur le radical *zava* « clarté, lumière », d'où le sens de « ce qui éclaire, sert à éclaircir » ;

2.3. des formes affectées d'un article, ex. *relefo* (*re-* article des noms de personnes, *lefo* « sagaie », d'où le sens « dame sagaie, honorable sagaie »).

- Des termes composés, qui peuvent être, notamment :

3.1. des syntagmes de dépendance constitués de deux noms (N + N) simplement juxtaposés, sans morphème connecteur, comme dans *tañatañaala* (*tañataña* « ricin », *ala* « forêt », d'où le sens « ricin de forêt »), ou dans *sarivoamanga* (*sary* « image », *voamanga* « pastèque », d'où le sens de « fausse pastèque, plante qui a une certaine ressemblance avec la pastèque, mais qui n'en est pas ») ; fréquemment des accidents phonétiques se produisent à la jonction des deux noms, ex. *ahidambo* (*ahitse* « herbe », *lambo* « potamoche », d'où le sens « herbe aux sangliers ») ;

3.2. des syntagmes de dépendance dans lesquels les deux noms sont reliés par un élément connecteur qui est la préposition *-n-* (N -n- N), comme dans *aferontany* (*afero* « bile », *-n-* « de », *tany* « terre », d'où le sens « bile de terre », la plante est très amère), ou encore *lalandandriake* (*laland* nom de plante, *-n-* « de », *riake* « mer », d'où le sens « *laland* de mer ») ; la structure peut se reproduire deux fois, par emboîtement, ex. *aferontanindriake* (*aferontany* « bile de terre », nom de plante, *-n-* « de », *riake* « mer », d'où le sens « bile-de-terre de mer ») ;

3.3. des syntagmes attributifs constitués d'un adjectif suivi d'un substantif (Adj + N), ex. *maintifototse* (*mainity* « noir », *fototse* « souche, tronc », avec le sens « qui a le tronc noir ») ;

3.4. des syntagmes qualificatifs constitués d'un nom suivi d'un adjectif (N + Adj), ex. *hazomena* (*hazo* « bois, arbre », *mena* « rouge », avec le sens de « arbre rouge »), *voamanga* (*voa* « fruit », *manga* « excellent, sacré », avec le sens apparent de « fruit excellent ») ; cette structure peut être développée si la place du qualificatif est occupée par une proposition (structure correspondant à celle d'une relative), ex. *hazotsimanampototsy* (*hazo* « bois, arbre », *tsy* négation, *manana* « posséder (ACTIF, PRESENT), *fototsy* « tronc, souche », d'où le sens « arbre qui n'a pas de souche », la plante est un épiphyte) ;

3.5. des énoncés complets, comme *mamiaho* (*mamy* « doux, sucré », *aho* « je, moi », d'où le sens « je suis doux »).

Espèces de plantes citées dans l'article

- 1.1. *adabo*, *Ficus cocculifolia* Baker Moraceae.
- 1.2. *aferontany* « bile de terre », *Mollugo nudicaulis* Lam. Molluginaceae.
- 1.3. *ahibe* « grande herbe », *Panicum maximum* Jacq. Poaceae.
- 1.4. *ahidambo* « herbe aux potamochères », *Heteropogon contortus* (L.) P. Beauv. Poaceae.
- 1.6. *alomboro* « ombrage des oiseaux », *Albizia polyphylla* E. Fourn. Fabaceae. Cf. aussi *halomboro*.
- 1.8. *andriambolafotsy* « prince de l'argent », *Croton* sp. Euphorbiaceae.
- 1.9. *badamera*, *Terminalia catappa* L. Combretaceae.
- 1.10. *beraboka* « qui a gros poumons », *Marsdenia verrucosa* Decne. Asclepiadaceae.
- 1.11. *boy*, *Commiphora brevicalyx* H. Perrier Burseraceae.
- 1.12. *daro*, *Commiphora marchandii* Engl. Burseraceae.
- 1.13. *famonte* « qui sert à ramollir », *Pluchea grevei* (Baill.) Humbert, Asteraceae.
- 1.14. *fanazava* « ce qui sert à éclaircir », *Pluchea grevei* (Baill.) Humbert, Asteraceae.
- 1.15. *fandriandambo* « lit des sangliers », *Physena sessiliflora* Tul. Physenaceae.
- 1.16. *fandrivotse* « venteux, qui a l'habitude de faire du vent », *Bridelia pervilleana* Baill. Euphorbiaceae.
- 1.17. *fatiboàe* « piquants aux crocodiles », *Argemone mexicana* L. Papaveraceae.
- 1.18. *halomboro* « cavité des oiseaux », *Albizia polyphylla* E. Fourn. Fabaceae. Cf. *alomboro*.
- 1.19. *hazomalañy* « arbre puant », *Hazomalania voyronii* (Jum.) Capuron Hernandiaceae.
- 1.20. *hazomby* « bois de fer » *Indigofera depauperata* Drake Fabaceae.
- 1.21. *hazomena* « bois rouge », *Commiphora orbicularis* Engl. Burseraceae.
- 1.22. *hazonta* « bois tenir », *Rhigozum madagascariense* Drake Bignoniaceae.
- 1.23. *hazotsimanampototsy* « arbre qui n'a pas de souche », *Cassytha filiformis* L. Lauraceae.
- 1.24. *kantsakantsa*, *Sesbania bispinosa* (Jacq.) W. F. Wight Fabaceae.
- 1.25. *karimbola*, *Baudouinia* sp. Fabaceae.
- 1.26. *karimbolamena*, « *karimbola*-rouge » Nom déterminé.
- 1.27. *katrafay*, *Cedrelopsis grevei* Baill. Ptaeroxylaceae.
- 1.28. *keliantitse* « petit [mais] vieux », *Hibiscus ferrugineus* Cav. Malvaceae.
- 1.29. *kelihañitse* « petit [mais] bonne odeur », *Croton* sp. Euphorbiaceae.
- 1.30. *kida*, *Musa x paradisiaca* L. Musaceae. Cf. *akondro*.
- 1.31. *lalanda*, *Ipomoea pes-caprae* (L.) R.Br Convolvulaceae.

- 1.32. *maintifototse* « qui a le tronc noir », *Diospyros* sp. Ebenaceae.
- 1.33. *mamiaho* « je suis doux », *Scoparia dulcis* L. Scrophulariaceae.
- 1.34. *mandakolahy* « mandako mâle », *Fagaropsis velutina* Capuron Rutaceae.
- 1.35. *maroanake* « qui a beaucoup d'enfants », *Ocotea trichanta* Baker Lauraceae.
- 1.36. *masontsokina* « yeux de sokina », *Cardiospermum halicacabum* L. Sapindaceae.
- 1.37. *mokondambo* « bosse des sangliers », non déterminée.
- 1.38. *relefo* « Dame Sagaie », *Carissa sessiliflora* Merid. Apocynaceae.
- 1.39. *ringajingalahy* « ringajinga mâle », *Psiadia coarctata* Benth. Asteraceae.
- 1.40. *roimena* « épine rouge », *Fabaceae* non déterm.
- 1.41. *roipitike* « épine qui s'accroche », *Mimosa manomboensis* Lefèvre & Labat Fabaceae.
- 1.42. *roy*, *Acacia pennata* Drake Fabaceae.
- 1.43. *sakoa*, *Sclerocarya birrea* (A. Rich.) Hochst. subsp. *caffra* (Sond.) Kokwaro Anacardiaceae.
- 1.44. *sarivary* « faux riz », *Alysicarpus* sp. Fabaceae.
- 1.45. *sarivoamanga* « fausse pastèque », non déterminée.
- 1.46. *soazanahary* « qui a un Dieu bon, pour qui Dieu est bon », *Croton catatii* Baill. Euphorbiaceae.
- 1.47. *somontsoy* « barbe de soy (un oiseau) », *Fernandoa madagascariensis* (Baker) A.H. Gentry Bignoniaceae.
- 1.48. *taimborotsiloza* « crotte de dinde », *Chenopodium* sp. Chenopodiaceae.
- 1.49. *tañatañaala* « ricin de forêt », *Alchornea alnifolia* (Baill.) Pax & Hoffmann, Euphorbiaceae.
- 1.50. *taritarike* duplicatif de « tirer, entraîner », *Leptadenia madagascariensis* Decne., Asclepiadaceae.
- 1.51. *vary*, *Oryza sativa* L., Poaceae.
- 1.53. *za*, *Adansonia za* Baill., Malvaceae.

Autres

- 2.1. *ahitse* « herbe ».
- 2.2. *akata* « herbe ».
- 2.3. *hazo* « arbre, bois ».
- 2.4. *karazam-bahe* « sorte de liane ».
- 2.5. *rahamitiry* « choses qui poussent, végétaux ».
- 2.6. *vahe* « liane ».
- 2.7. *volohazo* « couleur de bois ».

2.8. zavamaniry « choses qui poussent, végétaux ».

NOTES

1. Cf. pour quelques exemples Atran (1999), Berlin et al. (1974), Descola (1986). Voir aussi les approches de Brunois (2008), Ellen (1993), Friedberg (1990).
2. Sakalava est le nom d'un ancien royaume constitué dans le sud-ouest de Madagascar mais qui s'était étendu jusque dans le nord du pays, si bien que les parlers connus aujourd'hui comme sakalava du Nord et sakalava du Sud sont considérés par les locuteurs comme tout à fait distincts.
3. Les études spécialisées sur différents parlers sont recensées dans Dez (1991). Sur le tandroy, il existe un petit dictionnaire de Fee & Rajaonarimanana (1996). La thèse de Poirot (1999) donne un important dictionnaire vezo.
4. Bulmer (1970) parle de « *folk species* » (espèces vernaculaires), Berlin (1992) de « *folk genera* » (genres vernaculaires), Atran (1999) de « *generic species* » (espèces génériques).
5. On notera que ces oppositions sont pertinentes dans le domaine qui nous intéresse ici, mais n'épuisent pas la polysémie de ces termes. Ainsi dans les parlers malgaches du Sud-Ouest, *akata* et son synonyme *ahitse* ont aussi les sens de « détritrus, ordures », et de « placenta » (qui est ce qu'on rejette après la naissance de l'enfant). De son côté *hazo* a entre autres sens ceux de « poteau (dans la charpente de la maison) », et de « cercueil ».
6. *Zavamaniry* s'analyse en *zavatra* « choses, êtres » déterminé par le verbe *maniry* « croître, pousser ». La forme *rahamitiry* en est une traduction-calque, *raha* étant le synonyme dans les parlers du Sud-Ouest de *zavatra*, et *mitiry* une forme verbale dérivée du même radical que *maniry* et avec le même sens. Dans le vocabulaire scolaire, *zavamaniry* s'oppose à *zavamananaina* (« animaux », litt. « choses *zavatra* [qui] possèdent *manana*, souffle *aina* »).
7. Dans ces traductions le mot français épine est à comprendre non au sens de « piquant d'une plante » mais en celui de « genre de plante armée de piquant », comme dans épine-noire, épine-du-Christ.

RÉSUMÉS

Cet article présente la classification vernaculaire des plantes dans le sud-ouest de Madagascar. Il est basé sur une liste de plantes et leurs noms, réunis à partir de sources différentes, y compris mes propres enquêtes, portant sur la région de Toliara. L'article tente dans une première partie de faire apparaître les aspects conceptuels de la classification à partir de ses aspects linguistiques. Il montre dans une deuxième partie les contraintes mnémotechniques et communicationnelles du nom des plantes. La classification du sud-ouest de Madagascar est une taxonomie. On y décèle clairement un niveau basique d'espèce vernaculaire et un niveau de forme vernaculaire. Contre l'hypothèse que genre et espèce ne sont pas distingués, plusieurs exemples montrent que cette classification présente des concepts distincts de genre, d'espèces et de variété. On montre que du point de vue linguistique, le nom des plantes présente une grande variété qui peut être expliquée comme pratiques mnémotechniques (descriptives, pragmatiques, métonymique). Par ailleurs, la richesse sémantique des noms métaphoriques est interprétable comme le résultat de plusieurs pratiques mnémotechniques fonctionnant ensemble. Enfin, les

plantes dont l'usage thérapeutique semble dériver de leur nom pourraient alors être envisagées comme cas d'appellation métaphorique.

This paper presents a folk classification of plants from south-west Madagascar. It is based on a list of plants and their names of compiled from different sources from the Toliara area, including my own work. The paper aims firstly to reveal the conceptual aspects of classification, starting from its linguistic base, and secondly to show the mnemonic and communicational constraints of a plant's name. This classification is a taxonomy. One can clearly detect distinct hierarchical levels: the level of folk species and the level of folk form. Moreover, contrary to the assumption that genera and species are not distinguished in folk classification, several examples do in fact support this view, and the classification does exhibit distinct concepts for genus, species and variety. From a linguistic point of view, plant names shows huge diversity that can be explained by mnemonic practices (descriptive, pragmatic, metonymic). I also interpret semantic richness of metaphorical names as result of several mnemonic practices functioning together. Finally, I argue that plants for which a therapeutic use can be determined from their vernacular name could be considered as a case of metaphoric naming.

INDEX

Thèmes : linguistique

Index géographique : Madagascar, Toliara (Madagascar)

Mots-clés : plantes -- classification

Keywords : Linguistics, Madagascar, Plants -- Classification, Toliara